

JEAN-BAPTISTE LULLY

(1632-1687)

★★★

Armide (version de 1778)

Véronique Gens, Chantal Santon Jeffery, Katherine Watson (sopranos), Reinoud Van Mechelen (ténor), Tassis Christoyannis (basse), Le Concert Spirituel, dir. Hervé Niquet

Alpha 973 (2 CD). 2019. 2h17

En 1778, Louis-Joseph Francœur adapte l'*Armide* de Lully pour un orchestre privé de son antique continuo et flanqué des vents à la mode. Une partie du matériel mélodique est conservée, mais le commentaire orchestral et des danses nouvelles tracent la voix à l'art symphonique naissant. Face à des récits abondamment commentés par l'orchestre, le plateau vocal s'aventure dans des couleurs berliozziennes. Dans le rôle de Lucinde, entre virtuosité et élégie, Chantal Santon Jeffery parvient à insuffler un caractère touchant. L'aplomb de sa Phénice fait merveille face à l'*Armide* incandescente de Véronique Gens, qui prête son timbre somptueux à une large variété des affects. Katherine Watson se coule avec aisance dans les rôles de Sidonie, d'un Plaisir et d'une Naïade, mais la diction, hélas, est floue. Le Renaud de Reinoud Van Mechelen fait montre d'un timbre superbe et d'un art d'anticiper le texte. Tassis Christoyannis tire son épingle du jeu en incarnant une Haine flamboyante et un très noble Hidraot.



L'orchestre, mené tambour battant, souligne le lifting boursoufflé de Francœur; les redondances de l'écriture méritaient un travail des plans sonores plus soigné. Aux introductions orchestrales plus personnelles le chef préfère le genre animé. Les chœurs, excellents, apportent un peu de relief à cette vision qui privilégie une grandiloquence convenue.

Philippe Ramin



GUSTAV MAHLER

(1860-1911)

★★★★

Le Chant de la Terre

Gerhild Romberger (alto), Robert Dean Smith (ténor), Orchestre du Festival de Budapest, dir. Iván Fischer

Channel Classics CCS SA 40020 (SACD). 2017. 1h02



★★★★

Le Chant de la Terre

Lucile Richardot (mezzo-soprano), Yves Saelens (ténor), Het Collectief, dir. Reinbert de Leeuw

Alpha 633. 2020. 1h02

En conclusion d'un cycle avec le Budapest Festival Orchestra étalé sur une décennie, auquel Iván Fischer ne souhaitait pas intégrer la *Symphonie n°8*, ce *Chant de la Terre* étonne : il est dépeint comme un champ de désolation, une terre hostile et desséchée où plus rien ne pousse depuis longtemps, perpétuel hiver de timbres cendrés, brouillés, bois et cuivres du même métal refroidi, cordes désespérément glacées. Cette manière d'extinction sonore, pour le moins radicale, tire d'ailleurs davantage vers la fragmentation de la matière et l'exploration de nuances microscopiques d'un Webern que vers l'Orient des poèmes – les notes répétées d'altos aux frontières du silence concluant *De la beauté*; l'entrée en matière de *L'Adieu*, sans attaque, dans un no man's land de

poussière post-atomique. Et partout cette palette monochrome qui sent la mort. Approche aussi fascinante que déroutante.

Que le chef hongrois n'est-il flanqué de chanteurs à la hauteur de son propos ! Pilier du Bayreuth du milieu des années 2000, Tristan parmi les plus aristocratiques qu'on ait entendus en scène, l'Américain Robert Dean Smith, d'une distinction intacte et dont le timbre a toujours évoqué celui de son compatriote James King, vient trop tard : émission alourdie, entamant une ligne de chant où flottent encore de beaux vestiges de legato. Rien d'aussi perturbant toutefois que chez l'alto fantomatique de Gerhild Romberger, objet vocal non identifié, certes pas hors sujet dans ce décor spectral, mais placide, comme dégonflé, justesse flottante, sans soutien ni conduite du phrasé et volontiers décharné dans l'aigu – la phrase finale du *Solitaire en automne* où jamais ne perce la lumière.

Parallèlement à cette magnifique occasion manquée, Alpha publie un nouvel enregistrement de la version de chambre de Schoenberg-Riehn étoffée par Reinbert de Leeuw. Gravure testamentaire, puisque le pianiste et chef d'orchestre, défenseur acharné de la seconde école de Vienne et qui avait étrenné ce programme au concert en juillet 2019 à l'abbaye de Saintes, est décédé le 14 février 2020, peu après les sessions d'enregistrement. À la tête de l'excellent ensemble bruxellois Het Collectief, le Néerlandais aborde *Le Chant de la Terre* avec la même sobriété qu'il a toujours défendue au clavier dans les *Gnossiennes* de Satie. Les instruments originaux, augmentés d'un contrebasson et d'une harpe, enrichissent la palette d'une transcription teintée des couleurs de salon de l'*Ariane* à Naxos de Strauss (dans les échanges entre violon et piano particulièrement), et permettent d'aborder sans risque les nuances très ténues indiquées par Mahler. Le timbre de mezzo-soprano de Lucile Richardot, très instrumental, d'une magnifique retenue en dépit des prises par-dessous, plus attentif à sa propre somptuosité qu'aux mots, fait jeu égal avec le ténor d'Yves Saelens, auquel ne manque qu'un soupçon de rayonnement et qui, guère Heldentenor, rappellerait plutôt la caractérisation d'un Julius Patzak dans son enregistrement légendaire avec Kathleen Ferrier et Bruno Walter.

Yannick Millon

GIAN FRANCESCO MALIPIERO

(1882-1973)

★★★★★

Symphonie n°6 « degli archi ».

Ritrovati. Serenata mattutina.

Cinque Studi

Orchestre de la Suisse italienne, dir. Damian Iorio

Naxos 8.574173. 2017. 59'

Malipiero a répudié la technique germanique du développement au profit d'un constant renouvellement du matériau, ce qui confère à sa musique une spontanéité et une sincérité dont la séduction perdure au-delà des fluctuations de style : la modalité et les tours archaïsants des deux premières œuvres contrastent à première vue avec le contrepoint atonal des deux suivantes, mais c'est bien la même très italienne faculté de chanter, le même dynamisme, la même polyphonie naturelle et aérée qui en font le charme. L'esprit du concerto grosso parcourt la *Symphonie*, tour à tour primesautière et retrouvant l'esprit de Vivaldi, et chargée d'une émouvante tristesse à laquelle les mélismes grégoriens se superposant en expressif contrepoint confèrent la sérénité méditative du cloître, ou encore accueillant rythmes et polymodalité à la Stravinsky. Comme les autres œuvres destinées à un petit ensemble, les *Ritrovati* transposent ce langage à la fois archaïsant et d'avant-garde dans un cadre restreint, pour illustrer les péripéties conduisant à la « victoire finale » (un programme de l'ami D'Annunzio).



Un fantastique à la Piranèse, caustique, crépusculaire et inquiétant, imprègne l'univers atonal des deux dernières œuvres, dont les alliages de timbres insolites (bois, célesta, piano) renforcent l'irréelle étrangeté. Précision, chaleur et dynamisme : l'interprétation rivalise avec la légendaire gravure de la *Symphonie* par Franco Caracciolo (Columbia).

Michel Fleury